



HAL
open science

L'éloquence des masses. Figures de l'éloquence disparue (1789-1848).

Dominique Dupart

► **To cite this version:**

Dominique Dupart. L'éloquence des masses. Figures de l'éloquence disparue (1789-1848).. Colloque international "Mémoires de l'éloquence. 1815-1880", Jean-Marie Roulin; Corinne Saminadayar-Perrin, Nov 2022, Montpellier, France. hal-04450382

HAL Id: hal-04450382

<https://hal.science/hal-04450382>

Submitted on 16 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'éloquence des masses.

Figures de l'éloquence disparue

(1789-1848)

DÈS le premier tiers du XVIII^e siècle, « l'éloquence », en tant qu'héritage historique de l'Antiquité et pratique culturelle de la parole publique dans les chaires et les académies, est une nature de discours qui semble en péril pour les philosophes. L'essor d'une critique littéraire extrêmement batailleuse sous l'égide du parti anti-philosophique, offerte en contre-modèle de la pratique d'un journalisme éthique, est l'occasion d'établir pour Voltaire, dans ses *Conseils à un journaliste* en 1735, des protocoles d'écriture, des méthodes rationalistes de lecture critique des livres qui ont une ambition : mettre en échec au moyen d'une éloquence tempérée – défendue en tant que telle – une écriture médiatique, maléfique, qui n'est justement pas de l'éloquence, qui la contredit même en tous points : en termes de style, de valeurs promues, d'ethos et de pathos du journaliste, de construction du public, etc.¹.

La société de discours dans laquelle nous vivons aujourd'hui est en effet, paradoxalement, dominée par l'extension sans frein, inquiétante, d'un régime d'écriture opposé au registre oral et mémoriel de l'éloquence, processus déjà questionné par Socrate avec virulence dans le *Phèdre* de Platon², vigoureuse réflexion menée contre l'écriture et son processus « démocratique » maléfique, processus pour l'époque moderne identifié par les Lumières anglaises de Hume dans la libéralisation de l'imprimerie et les guerres de religion qui s'ensuivirent³. Ces phénomènes médiatiques

1 Christophe Cave, « Détruire, dit-il : le Fréron de Voltaire. Fréron dans la correspondance de Voltaire », *Élie Fréron : Polémiste et critique d'art* [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, § 9. Disponible sur : <http://books.openedition.org/pur/35353> Consulté le 15 mai 2023.

2 Platon, *Phèdre*, trad., introd. et notes par Luc Brisson, Paris, Flammarion, GF, 1989.

3 Voir, entre autres, David Hume, *Histoire d'Angleterre ; continuée jusqu'à nos jours par Smollett*, trad. par M. Campenon, Paris, Furne, 1838-1840, t. 3, p. 159-160.

et polémiques, Marc Fumaroli les a aussi jugés au présent, au regard des réseaux sociaux d'aujourd'hui : ils mettent en scène une égalité effective entre les êtres de paroles au sein d'une société ouverte, égalité qui conduit rien moins qu'à la guerre civile⁴.

Ce que reproche Platon à l'écriture ? L'écriture fabrique un monde mouvant et infini d'apparences et de simulacres : les textes peuvent circuler « sans père » si bien que s'ouvre avec eux une vacance interprétative dans leur lecture qui peut ajouter des fantômes aux fantômes. Pour Platon, cet ondoisement du sens, cette indétermination de la signature est proprement un maléfice, que Socrate se charge de combattre. Ce maléfice démocratique, en ce sens qu'il est une liberté, est préjudiciable à l'établissement des significations publiques, lesquelles ne sont plus arrimées avec solidité à la vérité et à la loi pour le bien de toutes et tous. Jacques Derrida a exploré combien ce propre de l'écriture est pour nous ce qui constitue, en tant que littérature, sa richesse⁵. Cependant, dans le domaine politique, l'essor de la presse au siècle des Lumières, a consacré la naissance d'une écriture qui mime l'éloquence mais qui n'en est plus, au moyen de laquelle les occasions de tromper et d'ensorceler sont nombreuses si bien qu'elle trahit avec grande aisance les idéaux culturels antiques et sacrés propres à l'éloquence. Contre cette écriture médiatique, il a fallu identifier consacrer cette dernière comme un domaine à défendre et à préserver à tous prix – contre les effets délétères de la modernité médiatique.

Cet héritage problématique engagé par la transformation dans la presse de l'éloquence en écriture, alors même que les formes de la tribune sont en apparence conservées de manière faussement limpide, est toujours le nôtre. Sans cesse, la société de discours fait circuler sous nos yeux des textes qui ressemblent à des prises de paroles mais devant lesquels nous sommes obligés de conserver une « attitude critique » – selon les mots de Michel Foucault⁶ – pour ne pas être prisonniers des faux effets de

4 Marc Fumaroli, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2015, p. 29.

5 Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1968, coll. « Tel quel », p. 69-199.

6 Michel Foucault, « Qu'est-ce que la critique ? », *Qu'est-ce que la critique ?* suivi de *La culture de soi*, éd. H.-P. Fruchaud et D. Lorenzini, Paris, Vrin, 2015, p. 33-70, p. 34-35-36.

vérité qu'ils fabriquent en termes de signatures, de contenus, d'origines et de fausses évidences sensibles : toute cette sorcellerie trompeuse et florissante du texte déjà dénoncée par Socrate.

Après les hommes des Lumières, les contemporains de la Révolution française ont dénoncé la sorcellerie révolutionnaire d'une écriture médiatique qui, rétroactivement, funestement, a aussi transformé l'éloquence pour en faire la matière d'une tribune entièrement nouvelle qui contredisait sa puissance bénéfique héritée de la démocratie athénienne et de la république romaine. Les philosophes reprochaient au parti anti-philosophique ses capacités de mobilisation et de persuasion au moyen d'un style malhonnête et trompeur, la satire, le comique, la raillerie, ensemble de procédés qui contredisaient selon eux l'idéal délibératif et judiciaire, voire justicier, de l'éloquence qu'ils cherchaient, eux, à adapter à l'écriture critique et médiatique au nom de la Raison⁷. Le problème, ce n'était pas la fausseté des lectures critiques adressées au public par les Desfontaines et Fréron : c'était l'adhésion qu'elles obtenaient. Or ces puissants procédés d'adhésion et de conversion contribuaient à transformer l'auctorialité propre à la signature individuelle de ces textes trompeurs en opinion publique, qui établissait aux yeux de tous comme un nouvel ordre sacré de transcendance. En ce sens, elles étaient extrêmement dangereuses.

Avec la Révolution française, l'écriture médiatique s'est dotée d'une puissance d'action bien plus large et dangereuse encore, même pour les partisans les plus enthousiastes de 1789. Tout le monde pouvait « parler » cette écriture médiatique, et surtout, avec elle, tout le monde pouvait agir et mobiliser les masses sans qu'aucune loi ou aucun sacré puissent freiner cet exercice de puissance. Ce dispositif révolutionnaire propre à la nouvelle parole publique en cours, il a fallu absolument le questionner et le décrire : pour le dénoncer et le combattre. « L'éloquence » a alors été à nouveau le point d'optique choisi par défaut : non, décidément non, cette nouvelle parole publique « parlée » par les masses *n'était pas de l'éloquence*. Et l'enjeu n'était pas seulement médiatique, l'enjeu était de toute la parole, de tous les discours, de toutes les tribunes et même

7 Paul Benhamou, « Le journalisme dans l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 5, 1988, p. 45-54. Disponible : www.persee.fr/doc/rde_0769-0886_1988_num_5_1_979 Consulté le 15 mai 2023

de toute la langue. Il revient aussi à Jacques Derrida d'avoir lu chez Platon que l'éloquence elle-même pouvait se corrompre sur le modèle de l'écriture sans foi ni loi, sans « père⁸ ».

En conséquence, l'éloquence a été élevée au rang de valeur-refuge en mesure de distinguer par l'éloge tout acte de discours qui pouvait être sauvé du dispositif dangereux de la parole révolutionnaire. Reconnaître en une figure révolutionnaire quelconque un « orateur », c'était par exemple l'extraire derechef de cette « populace », qui va ensuite se transformer en « masse » ou en « foule », au gré du siècle, selon une évolution lexicographique d'autant plus épineuse à évaluer que les ressources de l'écriture littéraire et critique sont riches pour décrire cette nouvelle entité de parole à laquelle l'éloquence est refusée par principe, quand ce ne sont pas, très souvent, les mots, ou le langage même, qui lui sont refusés. Pendant les Lumières, c'est la figure du « paysan du Danube » qui rendait au populaire la distinction de l'éloquence. Pour définir la véritable éloquence, Marmontel écrit : « ... il s'agit de l'éloquence du paysan du Danube, dont la rustique sublimité fait si peu d'honneur à l'art, et en fait tant à la nature ; de cette faculté sans laquelle l'orateur n'est qu'un déclamateur et le critique qu'un froid Aristarque⁹. » La figure du paysan du Danube est mentionnée et questionnée par Nodier avec l'évocation de son petit-fils fantasmé, un « ferblantier » de Besançon qui, un jour, tint tête à un terroriste de la parole révolutionnaire¹⁰. Mais les masses révolutionnaires ne sont pas composées de ferblantiers orateurs ou de paysans du Danube au cœur sensible.

Nodier a excellé dans la réhabilitation par l'éloquence des monstres de la Terreur. Chez lui, les « loups-cerviers », les « boas », les « claquements de dents » composent un bestiaire et un orchestre monstrueux qui qualifient spectaculairement la parole des tribuns de la Terreur à la tribune¹¹. Or, ce bestiaire a pour effet paradoxal explicite, et presque revendiqué, de ne pas expulser ces tribuns de l'éloquence mais, au

8 J. Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, op. cit., II, 9, p. 183-186.

9 Jean-François Marmontel, « Critique », *Éléments de littérature*, Paris, Verdières, 1825, t. 1, p. 535-575, et p. 556.

10 Charles Nodier, *Le Dernier banquet des Girondins, étude historique; Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, dans *Œuvres complètes*, Paris, E. Renduel, 1832-1837, t. 7, III, p. 299.

11 C. Nodier, *Les Sociétés populaires*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 7, p. 328 et p. 339.

contraire, d'y faire entrer et d'y acclimater la sauvagerie. Pour lire ces reportages de Nodier en provenance de son enfance, reportages magnifiques – à maints égards scandaleux car « apologistes » de Robespierre¹² – il est nécessaire de les confronter à l'ensemble des observations écrites mémorielles qui décrivent en parallèle un naufrage réel, sans rédemption possible, de l'anti-éloquence des masses composées seulement d'anonymes parleurs, chanteurs, crieurs, vociférateurs, hurleurs, ou encore toutes autres versions dévaluées d'orateur, de tribune, d'éloquence dont on n'entend pas les phrases, encore moins les voix, ou alors, dont les voix sont recouvertes par un bruit ou une nuisance sonore quelconque : non seulement les masses ne peuvent pas faire preuve d'éloquence, car on n'a jamais vu une « masse » parler à une tribune mais, qui plus est, les masses ont la fâcheuse habitude de rendre impossible ou de mettre en difficulté tout exercice d'éloquence, au moyen de « brouhaha », de « quolibets », d'« insultes », de « menaces », de « rugissement », « cri terrible », « bourdonnement », « vocifération universelle ».

Les philosophes déploraient la puissance de magistère public dévolue à une anti-éloquence anti-philosophique : c'est qu'ils ne pouvaient pas imaginer qu'un jour, un infra-monde pourrait apparaître comme point de fuite absolue de l'éloquence. Pour explorer ce continent parfois même non-articulé de paroles, cependant, il est vain d'adopter le point de vue des observateurs du temps, qui cataloguent quantité de raisons plus ou moins objectives pour justifier la destruction de la tribune quand une populace surgit dans une assemblée, ou sur une place. Une telle démarche équivaldrait à entreprendre une liste sans fin de déplorations. Plus pertinent : réfléchir à l'articulation de la réalité décrite avec le type d'écriture choisi permet de questionner l'anéantissement de l'éloquence en des termes qui ne soient pas idéologiques (adhésion ou rejet des opinions défendues par les observateurs) mais selon l'évolution, en termes de genres, d'écritures, de la nature discursive des écrits qui traitent du problème en question. On ne dénonce pas le même réel quand on est mémorialiste, journaliste, pamphlétaire, apprenti-sociologue, romancier...

Comment saisir par le discours ou par le récit ce qui se refuse au discours et au récit ? Tel est le défi poétique auquel se confrontent mémoires, récits, reportages, discours qui s'emparent de l'éloquence

12 *Ibid.*, t. 7, p. 312.

comme point d'optique impossible pour décrire le renouvellement d'un monde nouveau de discours, qui, selon eux, met en péril, avec l'éloquence, la société elle-même.

LE FAIT DE DISCOURS. MERCIER, CHATEAUBRIAND, NODIER

L'éloquence ne peut plus exister quand il est question d'une entité humaine indistincte. L'écriture ethnographique, qui traite des rapports entretenus entre les masses et la parole, ne reconnaît pas, en effet, les principes d'existence sociale et symbolique de l'éloquence. Plus de tribune, plus d'orateur. Les coordonnées élémentaires de description d'un discours disparaissent. L'observateur de l'éloquence disparue prend des notes, il écrit, et même, il décrit, il étudie, il raisonne face à l'élan irréfléchi des masses qui rend toute tribune impossible. Celui qui témoigne de la disparition de l'éloquence reste souvent passif et muet au cœur des scènes bruyantes qu'il évoque. Chateaubriand ne prononce pas un seul mot le soir du dîner qui lui donne l'occasion de rencontrer le tribun de la plèbe Mirabeau¹³. Tocqueville se transforme en espion muet écoutant à la dérobée ses nouveaux collègues élus à l'Assemblée constituante en mai 1848¹⁴. Maxime du Camp décrit en ces termes pertinents cette attitude : « Une sorte de curiosité où l'écrivain, le voyageur et l'artiste avaient leur part, me poussait invinciblement à côtoyer les choses pour les regarder, pour les étudier, mais ne m'emportait jamais jusqu'à m'y mêler d'une façon active ; ce travail était purement objectif ; j'assistais à des spectacles, rien de plus¹⁵. » De 1789 jusqu'à 1848, il est possible ainsi d'assister à l'éloignement progressif de plus en plus radical de l'éloquence en tant que modèle culturel qui sert donc, ainsi, de moins en moins, de filtre pour la description de la parole publique proférée massivement.

En 1789, ce que voit et entend Chateaubriand à l'Assemblée relève

13 François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Livre V, chap. 12, éd. J.-C. Berchet, Paris, La Pochothèque, 2003-2004, t. I, p. 296-300.

14 Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, éd. Christian de Tocqueville, Paris, Calmann Lévy, 1893, V, p. 155.

15 Maxime Du Camp, *Souvenirs de l'année 1848 : la révolution de février, le 15 mai, l'insurrection de juin*, Paris, Hachette, 1876, II, p. 40.

ainsi toujours d'un parler épique : « Les dames de la Halle, tricotant dans les tribunes, l'entendirent, se levèrent et crièrent toutes à la fois, leurs chausses à la main, l'écume à la bouche : « À la lanterne ¹⁶ ! » Tous ces gens mangent, parlent, gesticulent. Mirabeau prend appui « dans la masse », dit Chateaubriand, la « masse » qui est une entité hybride à la croisée de l'intérieur et à l'extérieur de l'Assemblée. Essentiellement dotée d'un corps, cette masse gomme, dilue les frontières qui séparent la tribune de l'auditoire, elle décadre, elle ne répond pour être décrite aux repères orthonormés de l'espace tribunicien. Espace, temps, tout se brouille dans le spectacle effarant de la parole publique qui s'offre dans les séances parlementaires du soir aux yeux du tout jeune Chateaubriand.

Cependant demeure chez le futur explorateur des Amériques, dans son portait de l'Assemblée, un fait de discours : « À la lanterne ! » Une menace de mort... qui a pour résultat lisible d'incarner la parole populaire dans ces légendaires tricoteuses sous la forme du « trait » au sein d'un tableau oratoire. Le fait de discours prend position dans le texte en dépit de toute l'axiologie horrifiée qui gouverne la description, cette axiologie qui, hors de l'écriture littéraire, se résume très dans cette phrase de Chateaubriand extraite d'une de ses lettres : « Vous citez les Dubarry, les Montespan, les Fontanges, les La Vallière ; vous rappelez des faiblesses royales ; mais ces faiblesses ont-elles coûté à la France ce que les débauches des Danton et des Camille Desmoulins lui ont coûté ? *Les mœurs de ces Catilina plébéiens se réfléchissaient jusque dans leur langage, ils empruntaient leurs métaphores à la porcherie des infâmes et des prostituées*¹⁷. » Chateaubriand n'était pas un tendre vis-à-vis de la populace... Les plébéiens ont un « langage », utilisent des « métaphores », cependant ils n'ont pas d'éloquence, ou plutôt l'éloquence n'existe plus quand il s'agit de décrire leur discours. À la place, une poétique de l'intensité qui hyperbolise un type de langage comme mécanisé. La stylistique accompagne la sociologie des mœurs pour désigner une démesure qui ne répond plus aux critères culturels et éthiques de la tribune.

Dans le *Nouveau Paris*, sous l'intitulé de « Cris nouveaux », Mercier, aîné de Chateaubriand, journaliste et enquêteur dans la capitale en

16 F-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, chap. 13, éd. citée, t. I, p. 301.

17 F-R. de Chateaubriand, « Lettre à Barthélémy » [9 novembre 1831], *Mémoires d'outre-tombe*, t. XXXIV, chap. 12, éd. citée, t. II, p. 524. C'est nous qui soulignons.

révolution, déplace, lui, ce phénomène étonnant d'une parole publique sans éloquence dans la rue même. Ces « cris nouveaux » s'inscrivent dans la tradition du criage de la loi propre à l'Ancien régime, ils désignent des « décrets » ou des « annonces de décrets » qui sont « criés » par les journaux assimilés à des « brailleurs infatigables », des « vociférateurs », des « hurleurs » : ce sont les nouveaux cris du Paris révolutionnaire qui ont pour fonction d'exposer publiquement le travail de la loi depuis une « bouche d'Airain »¹⁸. Ces « cris » ont été bien étudiés dans le cadre d'une temporalité longue de l'Ancien Régime¹⁹ : ce qu'ils exercent, c'est une contre-représentation démocratique à celle de l'Assemblée, sous la forme d'un tribunal populaire : la presse révolutionnaire. Point d'éloquence, mais un mécanisme de parole mi-écrit mi-oral qui fait « action ». « Le despotisme populacier est le pire de tous, remarque Mercier ; ce fut lui qui inventa et propagea la doctrine de la liberté illimitée de la presse²⁰. »

Ce despotisme populacier est inséparable de « Paris » au moment de sa profération. Il n'est jamais appréhendé en dehors de sa puissance sur les masses, puissance qui doit le faire compter en tant que force politique de poids, et il est promis à un grand avenir dans le siècle qui vient : ce sont, ainsi, les crieurs du *Populaire*, le journal de Cabet, qui agitent fortement les ouvriers des faubourgs, dans les années 1830. Les crieurs des journaux seront la cible des discours doctrinaires à la Chambre, qui veulent les interdire, dans les mêmes termes à peu près que ceux de Mercier : parce qu'ils provoquent des « troubles à l'ordre public ». Le grand observateur partial de ce criage populaire de la presse, c'est Eugène Hatin, dans sa volumineuse histoire de la presse²¹. Enfin, dans le dernier tiers du siècle, Le Bon, avec sa peinture horripilante des foules, prend le relais des déplorations légitimistes et doctrinaires pour transmettre l'effroi

18 Louis-Sébastien Mercier, « Cris nouveaux », *Le Nouveau Paris*, chap. XL, Paris, éd. sous la dir. de J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 210.

19 Vincent Milliot, *Les Cris de Paris ou le Peuple travesti : les représentations des petits métiers parisiens, XVII^e-XVIII^e siècles*, coll. Les Classiques de la Sorbonne, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Les Classiques de la Sorbonne », 2014. L-S. Mercier, « Lazzis », *Le Nouveau Paris*, chap. CLXXXVII, éd. citée, p. 666-667.

20 L-S. Mercier, « Liberté illimitée de la presse », *Le Nouveau Paris*, chap. CLXXXVI, éd. citée, p. 665.

21 Entre autres : Eugène Hatin, *Histoire politique et littéraire de la presse en France : avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859-1861, t. 4, p. 68-70.

provoqué par cette parole de rue mais, cette fois, pour lui restituer sa part d'éloquence sorcière et perverse²².

Mais, pour revenir à Mercier, on ne peut comprendre combien la parole de rue n'est pas de l'éloquence qu'en confrontant sa description dans son *Nouveau Paris* avec ce qui demeure toujours de l'éloquence au sein de l'Assemblée. Le parler épique extraordinaire de l'éloquence révolutionnaire y est décrit en des termes de revanche sociale, à peu près sur la même ligne que Nodier plus tard quand ce dernier expliquera qu'en définitive les Girondins étaient des contre-révolutionnaires qui refusaient de reconnaître la légitimité de la souveraineté du peuple quand elle se profère depuis la rue²³. Nodier semble plus révolutionnaire que Mercier... mais l'un et l'autre, pareillement, à l'Assemblée ou dans la rue, ménagent toujours un espace symbolique pour établir la réalité d'une éloquence populaire pratiquée par des gens extérieurs à la caste des lettrés (exercice de reconnaissance sociale et symbolique), réalité toujours située à la limite de la disparition de l'éloquence elle-même quand ce qui profère n'est plus qu'une entité indistincte. On ne peut saisir le propre effarant de la disparition publique de l'éloquence dans la populace ou dans la masse que si on la compare avec ce qui s'invente positivement comme parole populaire par des figures incarnées dans des types de métiers – les tricoteuses, les portefaix, etc. : ceux-ci pratiquent en quelque sorte une logomachie de rue qui a encore visage humain.

LE FAIT DE LANGUE ET LE PARLER MORTEL.
LAURENTIS, LA HARPE, TOCQUEVILLE
ET MAXIME DU CAMP

L'anti-éloquence des masses, on l'a vu avec Chateaubriand, devient sous les regards de ses observateurs horrifiés, une parole qu'il faut

22 Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895.

23 Nodier : « Il faut avouer que les puissances populaires de la Montagne, qui représentoient beaucoup plus exactement les passions de la majorité (et c'est pour cela qu'elles étoient populaires), étoient par conséquent le signe et la valeur exacte de notre démocratie française, l'organe d'une nation qui n'est plus contenue par un pouvoir, et qui n'en veut point reconnaître. » (« L'éloquence révolutionnaire », *Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 254). Cf. L-S. Mercier, « Tribune », *Le Nouveau Paris*, chap. LXXVII, éd. citée, p. 290-295.

objectiver en tant que fait de langue, opération qui conduit tout naturellement à décrire les masses en tant qu'artisans d'un langage détaché de toute transcendance : c'est le retour fécond de la dénonciation que Locke fait de « l'abus de mots » – mais, lorsqu'il s'agit des épisodes révolutionnaires, la langue tout entière est concernée²⁴. Le langage sans éloquence, c'est un langage mort, technicisé, ce sont des signes sans âmes. La puissance est là – ce langage fait des « prodiges », reconnaît Laurentie – mais c'est une puissance de mort.

Déjà, avec les philosophes, une manière de dévaluer la critique anti-éloquente était de l'assimiler à un « style », plus précisément à la « déclamation ». Il faut annihiler l'anti-éloquence en la situant hors de la vie sensible et dynamique de la parole. Laurentie : « L'éloquence se corrompt[it] au moyen de ces innovations dans le langage²⁵. » En linguiste qui croit toujours aux passions, Ferdinand Brunot dénonce l'outrance de cette logomachie en ces termes : « Ni l'éducation antérieure, ni la noblesse naturelle du caractère, ni les habitudes de convenance, ni les devoirs de charité, rien ne parvenait plus à dominer les passion²⁶. » Mais comment décrire une puissance de mort transformée en fait de langue quand ceux qui parlent sont à ce point déshumanisés ?

On doit beaucoup à La Harpe en termes de descriptions horribles de l'anti-éloquence. Au parler épique succède ainsi, sous la forme d'un de ses nombreux réquisitoires, la description précise d'un parler mortel « en masse » : « Vous avez toujours proscrit en masse, par des dénominations révolutionnaires qui étaient des arrêts de mort. » Plus loin : « Combien de fois avez-vous peint ces malheureux peuples comme *des anthropophages, des cannibales, qui mangeaient les petits enfants, qui rôtaient les vieillards, qui violaient et massacraient les femmes, mutilaient les hommes etc., etc., etc.* ! Jamais personne n'osa contredire là-dessus vos tribunes et

24 John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connoissances*, traduit de l'anglais par M. Coste [1735], troisième édition, revue, corrigée et augmentée de quelques additions importantes de l'auteur qui n'ont paru qu'après sa mort, et de quelques remarques du traducteur, Amsterdam, 1735, livre III, X, p. 397.

25 Pierre-Sébastien Laurentie, *De l'éloquence politique et de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs*, Paris, 1819, p. 308 et p. 314.

26 Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française, des origines à 1900. La langue classique dans la tourmente*, Paris, A. Colin, 1939, t. X, Première partie, Section première, VII, p. 50.

vos journaux ; il y allait de la vie, et on l'aurait même perdue inutilement²⁷. » Le terrorisme de la parole n'est pas seulement un langage mort, c'est avant tout un langage qui tue en masse. La pragmatique va désormais bien au-delà de l'établissement d'une puissance populaire souveraine qui s'indexe comme naturellement à l'anti-éloquence des masses, elle conduit naturellement, sous le terme de « qualification » ou de « dénomination », à sécréter « un venin » fulgurant – lequel vise ici les prêtres réfractaires²⁸. La Harpe dénonce une perversion de la matrice logomachique et épique décrite par Mercier, Chateaubriand et Nodier, au moyen de la mise en scène d'une performativité oratoire qui assassine ceux qui sont pris pour cible. Mais il faut noter que toute la diatribe s'adresse à « vous », les « philosophes », parce qu'elle a pour mission de responsabiliser et d'accuser les acteurs et inventeurs de cette langue monstrueuse : s'il n'y a plus d'orateurs à proprement parler, mais seulement des législateurs qui commettent l'injustice, il reste néanmoins des responsables politiques à identifier et à accuser²⁹.

Le « venin » dénoncé par La Harpe anticipe le Tocqueville de 1848, qui dépeint une réjouissante galerie de mages insurrectionnels maléfiques : « C'est alors que je vis paraître, à son tour, à la tribune un homme que je n'ai vu que ce jour-là, mais dont le souvenir m'a toujours rempli de dégoût et d'horreur ; il avait des joues hâves et flétries, des lèvres blanches, l'air malade, méchant et immonde, une pâleur sale, l'aspect d'un corps moisi, point de linge visible, une vieille redingote noire collée sur des membres grêles et décharnés ; il semblait avoir vécu dans un égout et en sortir ; on me dit que c'était Blanqui³⁰. ». Louis Blanc, lui aussi, se transforme en « serpent » auquel « on pince la queue » (!) et qui, du coup, parle « d'une voix étranglée et stridente³¹ ». On doit enfin à Maxime Du Camp le portrait étonnant d'un insurgé clochard qui dort en croupissant

27 Jean-François de La Harpe, *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire, ou De la persécution suscitée par les barbares du dix-huitième siècle, contre la religion chrétienne et ses ministres ; suivi d'un appendice sur le calendrier républicain*, Paris, Chaumerot Jeune, 1821, p. 26.

28 *Ibid.*, p. 47.

29 *Ibid.*, p. 18.

30 Alexis de Tocqueville, *Souvenirs, op.cit.*, VII, p. 181.

31 « Il me faisait l'effet d'un serpent auquel on pince la queue. » Alexis de Tocqueville, *Souvenirs, op.cit.*, VII, p. 185.

sous la pluie sur une charogne de chevalet, professant avec « son haleine chaude d'alcool » et « sa voix éraillée » l'avènement prochain de Louis-Napoléon Bonaparte³². Entre cassandres populaires et cadavres maléfiques encore vivants ou animalisés, les parleurs insurgés apparaissent bel et bien en 1848 comme des avatars dégradés, tendance gothique, des terroristes de la grande révolution. Ils ne professent pas la mort, ils parlent depuis la mort elle-même.

LE PARLER MIMÉTIQUE ET LES PHRASEURS. CORMENIN, CORBON, TOCQUEVILLE

Le portrait du « récitateur » dressé en 1836 par Cormenin, qui décrit « un homme de la veille », « l'œil terne, le col empesé et l'air faux », stylise une parole marquée par une mort moins spectaculaire que celle suggérée par l'insurgé cadavérique et maléfique de 1848³³. Robespierre, chez Chateaubriand, incarnait déjà une parole monotone et technocratique, proferée par un personnage falot habillé « comme le régisseur d'une bonne maison, ou, comme un notaire de village soigneux de sa personne³⁴. » Robespierre « fit un rapport long et ennuyeux, on ne l'écouta pas³⁵. » Toute la disparition moderne de l'éloquence est là, dans la figure de ce rapporteur-récitateur plus encore que dans celle du terroriste meurtrier. Ce qui fait rupture, c'est ce nouveau monde où la tribune le cède au rapport : plus de liberté et d'invention possible, une telle parole ne se décrit même plus, elle n'est plus dotée d'une « voix » ou d'une « haleine » comme sera celle des insurgés avec Tocqueville et Du Camp. À la place du corps de l'orateur, son « costume » est dépeint.

En 1830, le temps des « phraseurs » est dénoncé avec violence par Cormenin – et il n'est pas le seul. Pourtant, il y avait déjà eu auparavant une envolée furieuse de La Harpe qui rapporte qu'une phrase a pu être « répétée cent mille fois à la tribune, dans les mêmes termes³⁶ » : la disparition de l'éloquence s'accomplit aussi dans la massification de la

32 Maxime Du Camp, *Souvenirs d'un demi-siècle*, Paris, Hachette, 1949, t.1, première partie, IV, p.86.

33 Louis-Marie de Lahaye Cormenin dit Timon, *Livre des orateurs*, Paris, Pagnerre, 1869, tome 1, II, p. 37.

34 F-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, I. V, chap. 13, éd. citée, t. I, p. 301.

35 *Ibid.*

36 J-F. de La Harpe, *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 20.

phrase, massification à visée hypnotique et abêtissante. Flaubert a écrit un roman entier sur l'inflation effrayante du stéréotype avec *Bouvard et Pécuchet* ; l'enjeu des descriptions satiriques de élaborées au cours du XIX^e siècle est de pourfendre la mécanisation répétitive à laquelle conduit la démocratisation de la parole. Au sein de la Chambre, depuis 1830, selon Cormenin, le phraséologue règne³⁷.

L'écriture pamphlétaire s'est emparée avec violence de ce phénomène de la parole publique devenue parole commune, dans le pire sens du terme. Et elle s'en est emparée pour prétendre se substituer à elle en tant que puissance d'invention critique souveraine, à la différence de cette tribune parlementaire de pacotille. La phrase peut aussi se rapprocher de la « déclamation » car elle peut aussi partager avec elle l'enflure, ou l'emphase. Maxime Du Camp décrit en ces termes l'écriture d'une proclamation de Félix Pyat à l'occasion des Élections du 26 mars 1871 qui conduisirent à la formation de la Commune : « Ce vieux serpent à sonnettes de Félix Pyat, qui mourra infailliblement le jour où il se mordra la langue, ne manqua pas cette occasion de baver un manifeste où il gonfla son emphase jusqu'au galimatias [...]»³⁸. » Rapprocher les deux pamphlétaires, Cormenin et le Maxime Du Camp de la dernière période permet de comprendre que sont mis essentiellement en cause toutes celles et ceux qui se sont outrageusement autorisés à parler sans être dotés des moyens culturels ou du « genre », adéquats. Le portrait insultant de la féministe Eugénie Niboyet en fait foi : « C'était une prétentieuse personne qui, sous prétexte de discours et sans broncher, débitait des phrases empruntées aux œuvres de Fourier, de Saint-Simon, d'Enfantin et des autres sensualistes qui ont voulu émanciper la femme à leur profit³⁹. » Qui pouvait plus excellemment jouer la figure du perroquet phraseur et déclamateur qu'une féministe utopiste aux yeux de Du Camp ?

D'autres masses se profilent ici : des masses qui ne pourront seulement être qu'en puissance de répétition et de reproduction, mécanisées à l'image de leur phraséologie automatisée... Les « phraseurs » ont les masses pour chambres d'écho : leur discours devient slogan. Au phraseur

37 L-M. de Lahaye Cormenin Timon, *Livre des orateurs*, op. cit., t. 1, V, p. 48 et p. 49.

38 Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris. Épisodes de la Commune*, Paris, Hachette, 1881, I, p. 40-41.

39 *Ibid.*, p. 94.

répond donc logiquement en miroir une foule qui scande d'autres phrases : autre monotonie, plus dangereuse encore. Maxime Du Camp : « L'imitation sympathique est la maladie nerveuse des foules⁴⁰. » Mais avant que ces dernières soient dépeintes en tant qu'entités passives vampirisées par les slogans dans l'ouvrage de Le Bon, le phénomène a attiré l'attention d'un observateur bienveillant de la population ouvrière parisienne, Corbon, journaliste-rédacteur au journal ouvrier *L'Atelier*. Avant Le Bon, Corbon repère ce phénomène d'appropriation et de répétition par les ouvriers des formules scandées par les journaux ouvriers. Mais il n'en mécanise pas pour autant les populations qui se les approprient. « Par esprit de corps et de justice » il tente de comprendre, pourquoi, à chaque fois telle ou telle formule a essaimé ou non parmi eux⁴¹.

À l'écriture mémorialiste, pamphlétaire, polémique qui raconte et décrit les différents naufrages possibles de la tribune depuis la Révolution française, il faut aussi adjoindre, avec Tocqueville, une écriture plus spécifiquement « critique ». En plus de faire œuvre de sociologie, Tocqueville identifie les tours routiniers et sociolectaux d'un discours qui n'est plus interprété en termes de puissance quand il est l'instrument des masses mais qui est finalement décrit comme aliénant en soi, pour toutes celles et ceux qui l'utilisent. La scène médiatique et/ou oratoire disparaît alors tout à fait. C'est désormais un *On* impersonnel qui s'exprime dans les bouches de tel ou tel sociotype, une sorte de parler médiatique, qui témoigne d'une nouvelle génération de parleurs : une autre figure de la répétition, qui envoie à une nouvelle uniformité de mœurs langagières survenue avec la révolution de 1848.

Désormais, ce n'est pas une parole écrite ou orale médiatique ou tribunicienne, populacière, une anti-éloquence des masses qui vocifère, hurle ou fait des phrases depuis la rue ou la tribune, qui est la cible de l'observation, mais c'est un type de discours « démocratique » car c'est le discours de tout le monde tel que ce « tout le monde » existe en tant qu'être de parole, désormais, avec le suffrage universel. « Du reste, le vote universel avait remué le pays de fond en comble, sans mettre en lumière aucun homme nouveau qui méritât de paraître », écrit par exemple Tocqueville. Ou encore : « Presque tous les hommes qui y remplirent les

40 *Ibid.*, p. 83.

41 Anthime Corbon, *Le Secret du peuple de Paris*, Paris, Pagnerre, 1863.

premiers rôles m'étaient déjà connus, mais la foule des autres ne ressemblait à rien de ce que j'eusse vu jusque-là ; ceux-ci étaient animés d'un nouvel esprit et montraient un nouveau caractère et de nouvelles mœurs⁴². » À partir du moment où le signe d'élection est le suffrage universel, l'éloquence en tant que principe de distinction, n'a plus lieu d'être. L'intérêt que met Tocqueville à décrire comment des hommes qui ont été élus parlent (mal) signifie pour lui qu'il n'y a plus de coïncidence naturelle entre système d'élection politique et système d'élection symbolique. Cette égalité en droit fait alors d'autant plus ressortir à ses yeux le fossé culturel qui le sépare de cette nouvelle espèce parlante.

Tocqueville met en scène d'une nouvelle manière la disparition du point d'optique qu'est l'éloquence, notamment en décrivant les Montagnards quand ils discutent, non à la tribune, mais entre eux ! « Il me semblait que je voyais pour la première fois ces Montagnards, tant leur idiome et leurs mœurs me surprisent. Ils parlaient *un jargon qui n'était proprement ni le français des ignorants ni celui des lettrés*, mais qui tenait des défauts de l'un et de l'autre, car il abondait *en gros mots et en expressions ambitieuses*. On entendait sortir de ces bancs de la Montagne un jet continu d'apostrophes injurieuses ou joviales ; il s'y faisait en même temps une foule de quolibets et de sentences, et on y prenait alternativement un ton très grivois et des airs très superbes. Évidemment, ces gens-là n'appartenaient pas plus au cabaret qu'au salon ; *je crois qu'ils s'étaient poli les mœurs dans les cafés et nourri l'esprit dans la seule littérature des journaux*⁴³. » On peut parler de critique sociale ici dans la mesure où il s'agit de définir une nouvelle manière de s'exprimer propre à des parvenus de la parole. Ces nouveaux être parleurs ont seulement accès à des mimétismes idiolectaux (cafés, presse, littérature) qui se caractérise par un hétéroclite étonnant de mimèmes, des airs, des tours, du jargon, des apostrophes, etc.

CONCLUSION

Ces disparitions de l'éloquence, observées du premier tiers du XVIII^e siècle jusqu'en 1848, resteraient incomplètes si elles n'autorisaient pas à revenir

42 A. de Tocqueville, *Souvenirs*, op. cit., V, p. 157.

43 *Ibid.*, p. 155. C'est nous qui soulignons.



sur ce questionnement de l'écriture médiatique en tant que déperdition de l'éloquence au sein d'une société démocratique.

Socrate déplorait que l'écriture, à la différence de l'éloquence, fasse disparaître le caractère de vérité propre à l'identité de celui qui parle, et la mémoire active nécessaire au fonctionnement de toute société de discours fondée sur la pratique de l'éloquence. Or, c'est bel et bien une préoccupation des philosophes des Lumières : identifier qui parle et qui signe les œuvres écrites est à leurs yeux une des missions majeures de la critique éloquente contre ceux qui mystifient les œuvres et les auteurs.

Avec la Révolution française s'est posée autrement cette menace de l'écrit sur l'éloquence : désormais les masses empêchaient de concevoir un écrit ou une parole détachée de sa puissance de mobilisation et d'incarnation populaire, ce qui conduisait à ne plus pouvoir distinguer celui qui parle-écrit de l'ensemble massifié de figures horribles, ou glorifiées, qui l'écoutait.

Enfin, avec la révolution de 1830 et avec celle de 1848, est progressivement advenu un régime de discours animé par des parleurs et phraseurs qui modèlent leur auditoire à leur image. Désormais, l'invention aurait donc disparu, victime d'un nivellement égalitariste et mimétique des conditions d'apprentissage des discours.

Du moins, c'est le triple diagnostic, mémoriel, polémique, pamphlétaire (mais aussi linguistique, sociologique et critique) que les générations contemporaines de l'ensemble de ces disparitions de l'éloquence ont posé *par écrit* sur ce qui advenait en tant que nouvelle et dangereuse société de discours : sans doute pour que nous puissions en conserver *la mémoire*.

Mais ce marais mouvant de l'écriture médiatique et de l'éloquence façonnée à son image leur a aussi donné la liberté de le dénoncer comme ils l'entendaient. Avec l'appui, notamment pour la génération des Tocqueville et Du Camp, d'une autorité politique qui a tout naturellement façonné des lois de censure en écho à leurs dénonciations : à partir de 1834, la liberté de la presse est fortement restreinte ; dès 1849, les lois sur la presse et les théâtres anticipent les multiples atteintes à la liberté d'expression qui caractérisèrent le Second Empire.

DOMINIQUE DUPART
UNIVERSITÉ DE LILLE